

## **L'inépuisable écriture du désastre**

**Par Anny DAYAN-ROSENMAN, maître de conférences de littérature à l'Université Paris VII-Denis Diderot, auteure de *Les alphabets de la Shoah*, CNRS Editions, 2007. Angers – 15 janvier 2018**

L'écriture de la catastrophe est une écriture réputée « impossible ». La plupart des témoins rescapés n'ont cessé de répéter que ce qu'ils avaient vécu était impossible à mettre en mots. Impossible mais aussi inépuisable. Nous en sommes à la quatrième génération d'écriture qui se reproduit dans la multiplicité des langues, des genres littéraires, des continents... Il y a des témoignages, des récits, des œuvres théâtrales, des poèmes...

Cette littérature a produit un certain nombre d'œuvres qui sont des grandes œuvres du XXe siècle. Primo Lévi donne bien une idée de la dimension universelle de ce témoignage.

La littérature aborde ce territoire avec une forme d'angoisse. Pour dire cette histoire-là, la littérature entre dans une « timidité », une angoisse car elle sait que les problématiques éthiques, physiques et morales sont nombreuses. La littérature est responsable des « sans noms » selon Camus ou « sans voix » selon Walter Benjamin. On sait que l'histoire est écrite par les vainqueurs, ces sans-noms et sans-voix sont les morts sans sépulture que la mémoire va arracher à l'oubli. C'est la fidélité aux morts qui nourrit cette écriture. Les témoins survivants que nous lisons et relisons sont ceux qui ont été capables de faire de leurs témoignages de grands textes. Pour cela il faut avoir une écriture pensée et travaillée.

### **1<sup>ère</sup> génération - Les témoins survivants :**

Il s'agit d'écrivains comme Primo Lévi, Elie Wiesel ou Anna Langfus. Cette écriture a été possible après un temps de latence. L'éclosion des témoignages date des années 1960. On fait souvent le lien avec le procès Eichmann en 1961. En effet, le procès de Nuremberg est tourné vers les bourreaux. On appelle le témoignage et les archives pour confondre ceux qui n'ont pas pris conscience de leurs responsabilités.

Le procès Eichmann a une autre dimension car il est centré sur les victimes, c'est un changement radical de point de vue. Les témoins se succèdent pendant des jours pour raconter. Certains ne parviennent pas à dominer leurs émotions, comme l'écrivain Ka-tzetnik (Yehiel De-Nur). Pendant trop longtemps, on a considéré qu'il avait eu 6 millions de victimes, c'est-à-dire une masse indifférenciée, mais avec le procès et la littérature, on a pris conscience que ce sont 6 millions d'individus qui ont été assassinés.

### **2<sup>e</sup> génération - Les enfants :**

Ce sont les enfants cachés et ceux qui sont orphelins de la Shoah. Est-ce que ce sont des témoins ? Ce sont des « petits témoins sans mémoire » qui n'ont souvent pas compris ce qu'ils vivaient. Ils témoignent de leur souffrance d'enfants séparés de leurs parents, ayant changé de nom et d'adresse... Même s'ils savent que leurs parents se sont parfois sacrifiés pour qu'ils vivent, ces enfants se sont quand même sentis abandonnés. Ils ont mis très longtemps pour dire qu'ils en voulaient à leurs parents. Ce sont des orphelins inconsolables : George Perec, André Schwartz Bart, Aaron Appelfeld...

Ils ont été divisés entre 2 désirs contradictoires :

- Ne pas en savoir davantage. C'est le cas de George Perec qui n'a jamais pu écrire correctement le nom de sa mère et a mis du temps avant de savoir où elle avait été déportée (à Auschwitz, le 11 février 1943). Le désir d'oublier est une manœuvre de sauvegarde.
- Le désir de savoir qui devient un extraordinaire moteur de travail et d'écriture :
  - o Serge Klarsfeld,
  - o Pierre Vidal-Naquet : ses deux parents ont été déportés et son père a été torturé par la Gestapo. Anny Dayan-Rosenman rappelle qu'il est un des premiers à avoir écrit sur la torture : *L'affaire Audin* (Les Editions de Minuit, 1958) puis *La torture dans la République : essai d'histoire et de politique contemporaine (1954-1962)* (Les Editions de Minuit, 1972).
  - o Saul Friedlander qui a été caché par ses parents dans un pensionnat catholique à Montluçon. Il a écrit : *Quand vient le souvenir* (Paris, Editions du Seuil, 1978).

### **3<sup>e</sup> génération - la « génération d'après » :**

Ce sont des écrivains nés après la guerre. Ils n'ont pas assisté à la guerre mais ont vu ses séquelles sur leurs parents. Pour eux, il y a un tournant qui ne vient pas de la perte mais du non-savoir. Ils se confrontent à un passé dont on ne dit rien et qui les hante : « le tournant a son savoir propre qui recouvre mon ignorance » écrit Maurice Blanchot. C'est le cas de Patrick Modiano dont l'œuvre est tournée vers les déambulations et cette enquête sur le passé.

### **4<sup>e</sup> génération - les petits-enfants :**

Ils recherchent leur identité dans le passé. C'est l'une des formes les plus présentes dans la littérature de la fin du XXe siècle. Ce sont des enquêtes sur les familles. Là, on va à rebours. On part d'un ancêtre et de son héritage. Ces romans commencent aujourd'hui et remontent le temps pour essayer de savoir qui ont été les ancêtres massacrés que leurs auteurs n'ont jamais connus et dont ils ne peuvent avoir une image qu'à travers des documents d'archives.

*Les disparus* de Daniel Mendelshon (publié en 2006 sous le titre : *The Lost. A search for Six of Six Million* puis en 2007 en France chez Flammarion) est l'enquête d'un jeune écrivain professeur de littérature qui entend parler d'une histoire familiale étrange. Le frère de son grand-père aurait été massacré avec cinq autres membres de sa famille dans la ville de Bolechow (aujourd'hui en Ukraine) mais personne ne sait où, comment... Le récit débute avec la mort du grand-père dans la poche duquel on retrouve une lettre écrite par son frère dans laquelle il est écrit : « Si tu ne nous secours pas, nous sommes perdus ». La quête a pour terrain le monde.

Anny Dayan-Rosenman cite le travail d'Ivan Jablonka, auteur de *L'Histoire des grands parents que je n'ai pas eus* (Editions du Seuil, La Librairie du XXIe siècle, Paris, 2012). Il cherche ses grands-parents, Matès et Ides Jablonka, dans les archives. C'était un couple de militants communistes juifs polonais. C'est une enquête et une reconstitution de toute une période.

Cette génération n'est plus bloquée par la peur de faire de la littérature avec le malheur.

## **Quelles sont les caractéristiques communes à ces textes ?**

### **1 – L'articulation de la parole et du silence**

Dans *L'espèce humaine* (Gallimard, 1957), Robert Antelme essaye de raconter son expérience et dit « à peine commençons nous à raconter que nous suffoquions ». C'est la lutte avec les mots qui est une lutte inégale. Elie Wiesel a écrit : « Les mots me paraissaient bêtes, usagers, inadéquats, anémiques, je les désirais brûlants ». Pour Primo Lévi, « notre langue manque de mots pour décrire ce crime qu'est la démolition d'un homme » et Anna Langfus qui était dans le ghetto de Varsovie note « un cri ne s'écrit pas ».

On retrouve cela dans toutes les familles et notamment chez les enfants qui ont besoin que quelque chose passe, soit transmis. Elie Wiesel est le seul témoin rescapé qui a été capable de se poser la question de ce qui en était pour les générations suivantes. On sait, que cette génération-là, a été terriblement marquée par les événements du point de vue psychanalytique et psychiatrique. Dans *Le cinquième fils* (Grasset, 1983), il met en scène un père rescapé et son fils auquel il ne dit rien. Le fils commence une enquête dans la ville de New York où ils vivent pour savoir ce que ses parents ont vécu pendant la guerre. Il découvre qu'il avait un frère mort dans le ghetto qui avait le même prénom que lui, Ariel, et qu'il est donc un « enfant de remplacement ».

Dans *Maus* (Fammarion, 1986 et 1991), Art Spiegelman montre aussi qu'il doit arracher des détails à son père. Pourquoi ? Dans une grande partie de ces récits les enfants veulent savoir. Dans un des romans de David Grossman, un enfant va à la bibliothèque pour savoir. Mais la transmission c'est la volonté d'un parent de donner les informations à son enfant. En voulant le protéger, il peut engendrer des conséquences plus terribles encore.

Enfin, le roman de Philippe Grimbert *Un secret* (Editions Grasset et Fasquelle, 2004) aborde également le thème de la transmission et de l'écriture. L'enfant (né en 1948) ne sait pas que son père a eu une autre famille avant la guerre. Pourtant, il s'invente un grand frère plus grand et plus fort, qui le protège. Ce savoir du frère mort est passé par d'autres voies.

### **2 – L'articulation de l'individuel et du collectif :**

On voit dans les différents récits que les auteurs utilisent plus souvent « nous » que « je » car le témoin se considère comme le délégué de ceux qui ne sont pas revenus. « Les témoins racontent par délégation ». C'est, par exemple, la démarche de Ka-Tzetnik qui a son retour d'Auschwitz a remplacé son nom (Yehiel De Nur) par son numéro d'enregistrement au camp : « Comment pouvais-je expliquer que ce n'était pas moi qui avait écrit ce livre, ce sont eux, les anonymes qui sont allés vers les crématoires ». Appelé à témoigner pendant le procès Eichmann, il s'est évanoui et est ensuite entré dans une phase d'amnésie.

Pourquoi parler « par délégation » ? Parce que c'est un devoir et parce que c'est souvent la dernière parole entendue avant la séparation avec un autre. Elie Wiesel écrit : « Souviens-toi

c'était ce que le père disait à son fils, ramasse les noms, les visages, si par miracle tu t'en sors tâche de ne rien oublier ». Il y a une injonction qui fait que le témoin ne veut uniquement être le passeur d'une voix collective.

### **3 – Ecrire sur la Shoah correspond à une écriture nouée à l'identité :**

Pour les survivants des camps, le plus important est de réaffirmer une identité humaine, une appartenance à l'humanité car c'est de là qu'on a voulu les exclure. Cela se voit dans les titres :

- *Si c'est un homme* de Primo Levi (Julliard, 1987) : c'est une question dans le titre en italien. Il donne une réponse douloureuse et nuancée.
- *L'espèce humaine* de Robert Antelme (Gallimard, 1957) est une affirmation souveraine et il ajoute d'ailleurs et c'est rare après la guerre : « les Allemands aussi, quoiqu'ils aient fait, font partie de l'espèce humaine ».

Il y a aussi un questionnement sur l'identité juive quel que soit le passé du survivant. Pour les Juifs très religieux, une des questions porte sur la continuité du pacte avec Dieu. Certains ne sont plus religieux en sortant. Le philosophe Emile Finkelheim analyse des plaisanteries comme celle-ci : « 10 juifs prient dans la forêt. Un fou passe et leur dit « chut car si Dieu vous entend il va savoir qu'il en reste dix ».

Au lendemain de la Shoah, on est sur un champ de ruine sur lequel on a essayé de reconstruire. Une question revient : Qu'est-ce qu'être juif ?

- Primo Levi est un juif assimilé et italien : il dit qu'il est devenu juif à Auschwitz.
- Jean Améry, philosophe allemand, dit qu'il n'était qu'allemand avant d'être arrêté et qu'en réfléchissant, il sait qu'il est juif mais que le numéro écrit sur son poignet se lit plus vite que les 5 livres de la Bible.

Pour les enfants c'est plus compliqué car si rien ne leur a été transmis comment peuvent-ils se reconnaître dans une identité ? C'est là qu'on revient à Modiano notamment dans *Rue des boutiques obscures* (Gallimard, 1978) qui est l'histoire d'un détective amnésique. A un moment, il se met à la recherche de son identité et on voit arriver des réminiscences de peur. Son identité est liée à la guerre et en cela, cette enquête est une métaphore de cette génération qui doit revenir au temps de la guerre pour trouver son identité.

Qu'est ce qui fait qu'au lendemain de la Shoah, il y a différents types d'écritures et pourquoi pas une littérature aussi forte chez les descendants de résistants envoyés dans les camps car après tout ce qu'ils ont vécu est proche ?

Il faut garder en mémoire ce qu'est un génocide. C'est un projet d'extermination totale c'est-à-dire jusqu'au dernier. Ce cri continue de résonner pour les générations suivantes, qui se disent qu'elles n'auraient pas dû exister. Ils doivent leur existence à une erreur du système. Modiano écrit à propos d'un commissaire de police : « Cet homme qui ne voulait pas que je naisse ». Un interdit de vivre pèse sur eux donc écrire est un moyen de gagner ce droit d'exister.

Le texte de témoignage nous introduit dans l'univers de la mort de masse. Quand il y a mort de masse, la frontière qui sépare les morts des vivants semble fine voire poreuse. Il y a ainsi souvent un dialogue avec les morts. Il écrit pour nous mais aussi pour les morts. Elie Wiesel écrit dans *L'aube* (Editions du Seuil, 1960) sur un jeune rescapé qui voit un enfant mort qui lui dit : « je ne te juge pas (...) nous ne sommes pas ici pour te juger, nous sommes ici parce que tu es ici nous sommes partout où tu vas (...) vois-tu, tu nous portes en toi ».

Le concept de transmission intergénérationnel du trauma est développé en psychanalyse notamment dans *Un cri sans voix* d'Henri Raczymow (Gallimard, 1985) dans lequel une jeune femme est hantée par le souvenir de sa tante morte dans le ghetto. Elle finit par se raser la tête, achète une casquette comme le garçon du ghetto puis se suicide au gaz.

Aharon Appelfeld écrit : « Qu'est-ce qu'écrire ? C'est tenter de rendre compte des événements à travers l'individu dans son langage, restituer le nom et le prénom de la personne rendre sa forme humaine qu'on lui avait arrachée ». Ainsi, dans *La trêve* (Grasset, 1966) Primo Levi raconte qu'après la libération, un enfant se trouvait parmi les détenus rescapés. Il ne savait prononcer qu'un seul mot incompréhensible : « Urbinek ». Cet enfant était peut-être né à Auschwitz. Il est mort en mars 1945. En écrivant sur lui, Primo Levi lui redonne une vie, un nom, une voix. Cette histoire est une histoire d'humanité comme le raconte Primo Levi qui se laisse aller. Un jour il est arrêté par un autre détenu, un soldat autrichien qui respecte la réglementation et lui demande pourquoi il ne s'est pas lavé. Primo Levi dit que c'est inutile et qu'il gâcherait ses forces. L'autre lui répond : « Nous sommes des esclaves, il n'y a rien que nous puissions faire. Une seule chose : nous laver même avec de l'eau sale, refuser notre consentement. »

### **Questions :**

#### **Avis sur le texte d'Imre Kertesz, *Etre sans destin* (Actes Sud, 1997) ?**

Il a eu la force d'écriture pour forer dans son expérience et aussi pour la mettre à distance. Il y a un choix d'écriture. C'est un enfant qui arrive à Auschwitz, qui croit tout ce qu'on lui dit et qui croit qu'Auschwitz est le vrai monde.

#### **La poésie et le théâtre sont présents chez les Résistants et chez les déportés juifs ?**

Après la guerre, l'idée qui domine c'est que le vrai témoignage doit être brut. C'est ce que pense Primo Levi alors que c'est un très grand écrivain du XXe siècle. D'ailleurs *Si c'est un homme* est une sorte de dialogue permanent. On voit cela aussi chez George Semprun et Robert Antelme.

Il y a eu des poèmes en langue yiddish que l'on retrouve dans l'ouvrage : *Dans la langue de personne* de Rachel Ertel (Seuil, 1999). Elle part du constat qu'il est arrivé une seule fois qu'un peuple soit tué en même temps que sa langue. Elle prend ces poèmes et elle les a traduits.

Pour le théâtre, Anna Langfus a écrit une pièce *Les lépreux* mais elle était tellement insupportable que les gens partaient. Cela pose la question de la représentation.

### **Œuvre de Charlotte Delbo ?**

Elle a essayé toute la gamme. Ses choix d'écriture étaient peu audibles il y a 30 ans, car elle écrivait de la poésie et qu'elle était une femme. Alice Perrot a organisé une soirée Charlotte Delbo dans toutes les villes où étaient revenues ses compagnes à la même heure.

### **Piotr Rawicz ?**

Il est en avance sur son temps. D'ailleurs Adorno dit qu'écrire de la poésie après Auschwitz est impossible. Rawicz sait qu'on ne peut pas ne pas avoir recours à la littérature. Il y a chez lui une sorte de désespoir « raide ». Wiesel, lui, écrit et entame une démarche reconstructrice. Il propose au peuple juif de revenir à une culture pour donner quelque chose aux générations futures.

### **George Perec et *W ou le souvenir d'enfance* (Collection « Les lettres nouvelles, Denoël, 1975) ?**

Ce livre est publié en 1975. Perec est un orphelin. Il écrit deux textes qui se croisent. Ses souvenirs d'enfant à qui on n'a rien transmis et de l'autre côté l'histoire de son père et sa mère morts pendant la guerre alors qu'il n'est pas historien. Il reconstitue une île olympique qui est en fait l'univers concentrationnaire. Le livre exerce une fascination sur des générations notamment autour de la notion d'indicible. Il ne suffit pas d'être un témoin, il ne suffit pas de savoir qu'il faut écrire. Peut-être qu'une des caractéristiques de cette écriture est d'inventer des formes qui soient en adéquation.

Compte-rendu de la conférence réalisé par Riselaine CHAPEL (Lycée Aimé Césaire de Clisson) et Isabelle LEMERLE (Collège Salvador Allende).

Remerciements à Alban Perrin pour sa relecture.  
Dernière mise à jour : 02/10/2018 16:23:59